

Évangéla Konstantinidis

Nos ancrés sur du papier froissé



roman

Évangéla Konstantinidis

Nos ancres sur du papier
froissé

© Évangéla Konstantinidis, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4797-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Hydra, Grèce, 14 juillet 2012

Je capturais l'espoir de la nuit, et je cueillais l'aurore, comme le feu ardent. Aujourd'hui, pappouli mou^{1}, je crains ce qui se produisait auparavant si aisément, car je me sens naufragée sur un radeau. Tu te souviens du jour où tu me narrais l'histoire de l'Hydre de Lerne ?*

Toi, tu t'appliquais à m'en dépeindre les moindres détails avec toute la sobriété qui te caractérise ; moi, je modelais secrètement et avec fantaisie une version idyllique de cette créature dont les multiples têtes fleurissaient à mesure qu'Hercule s'acharnait à les terrasser. Dans mon esprit, Hercule signait sa bravoure ainsi que sa générosité dans son geste et dans sa démonstration de force : l'offrande qu'il faisait à l'Hydre était celle d'accroître son intelligence, sa puissance et son courage. Mais ce héros mythique cherchait simplement à l'éliminer. Je n'écoutais pas. Aujourd'hui, cette légende s'est métamorphosée et est plus vive que dans mon souvenir. J'ai entr'aperçu sa silhouette, tapie dans les profondeurs, et la peur m'enserme à la simple évocation de l'avoir réveillée. Je suis consciente qu'il ne s'agit que d'un mythe, mais, les mythes, ne constituent-ils pas des vérités universelles camouflées ? Mes songes sont peuplés de fantômes et ma soif de les éradiquer n'a jamais été aussi grande.

*Tu étais mon professeur lorsque j'étais une petite fille, ta koukla^{2**}, ta petite Sophia. Aujourd'hui encore, j'ai vingt-quatre ans, mais j'ai toujours besoin de tes enseignements, probablement plus que jamais.*

Le rêve qui, ce matin, m'extirpait d'un sommeil dépourvu de quiétude exige un partage, celui que je te confie avec ma tendresse éternelle et mon amour infini.

Un signe, une prophétie, la marque d'une réflexion inéluctable, un moment d'égarement infondé ; qu'importe, son récit va t'être conté, et j'espère sentir mes phrases se mettre en ébullition dans ton esprit à travers ta réponse, comme l'écume qui recouvre d'une mousse blanche la mer intrépide.

Mon périple rêvé s'ouvre sur un voyage. À mesure que l'avion déployait ses ailes pour embrasser le tarmac baigné du soleil brûlant de juillet, je portai mon regard empli d'allégresse sur la ville qui m'avait vue renaître de mes cendres, pappouli mou. Florence conservait ce parfum singulier, c'était indéniable. Elle me semblait immuable, figée dans une époque révolue mais non moins dépourvue d'un incontestable charme. Poser un pied sur le sol italien me comblait d'une euphorie retrouvée. Soudain, les ânes et mulets du port de notre

douce Hydra se substituaient aux taxis de l'aéroport. Puis, je vis Santa Maria Novella, cet hôtel qui avait conservé sa grâce d'antan et l'empreinte indélébile d'un homme que j'avais aimé et dont le visage ne m'apparaissait jamais avec une droite clarté. Dans cette chambre où je n'ai jamais séjourné mais qui semblait chère à mon cœur, je retrouvai un élégant mobilier qui conférait un air de noblesse au logement. Le sol recouvert d'une myriade de pétales de bougainvilliers, comme ceux qui parsèment les ruelles de notre Hydra, notre île adorée, foisonnait jusqu'au balcon haut perché où je me tenais et au sein duquel l'histoire du Duomo, cette cathédrale qui cueillait l'essence florentine mieux que tout autre endroit, m'était racontée et la mer de notre Grèce s'échouait à perte de vue au pied de ce trésor architectural italien.

Qui me berçait de ces paroles ? Qui m'enchantait de sa voix ? Je n'ai pas été en mesure de l'identifier, mais je paraissais conquise, envoûtée par cet amalgame, fusion méditerranéenne étrange et si plaisante à la fois.

Je quittai cet irrésistible décor et pressais le pas pour rejoindre la Piazza della Repubblica, une place italienne qui, soudain, surplombait un îlot si petit et abrupte qu'il me fallut m'armer d'une ténacité sans faille pour y accéder.

Prise d'un vertige incontrôlable dès que j'en eus franchi le seuil, je découvris avec stupéfaction que le café florentin Paszkowski constituait l'épicentre d'une petite église à ciel ouvert. Lorsque je chutai face à cette devanture qui cristallisait avec tant de vivacité ma mémoire, un médaillon glissa de ma poche, se déverrouilla et distilla une mélodie vaporeuse. Les notes cristallines de Nefeli de Ludovico Einaudi entremêlées du son gorgé de soleil du bouzouki^{3} jaillirent du pendentif et diffusèrent une onde de magie, et la vision spectrale d'une silhouette indéfinie, une branche de jasmin entre les mains et son tempérament tantôt mystérieux, tantôt doux et sage qui émanait de son regard profond.*

Je vis deux visages qui veillaient sur moi, alors que je demeurais allongée dans ce curieux univers que mon imaginaire fabriqua cette nuit-là. L'angelot de La Primavera de Sandro Botticelli baigné des savoureuses oliveraies de nos terres planaient dans ce délicieux et inquiétant tourbillon onirique. Dans la toile du peintre renaissant, ce petit être dénudé surplombe un rassemblement de personnages alignés dans un jardin fourmillant de végétations. Chacun des huit personnages regarde quelqu'un, quelque chose, le spectateur. L'angelot, lui, privé du sens de la vue par un bandeau blanc occulte involontairement son environnement. Pourtant, il tient son arc et dirige sa flèche avec une adresse remarquable ; il est le seul à maîtriser sa place avec une confiance désarmante. Je crois que sa différence le rend plus noble, plus vaillant. C'est ce que je me plaisais à croire lorsque j'étais une petite fille et que tu évoquais les exploits

d'Hercule. J'aimerais me convaincre à nouveau de cette croyance.

Ce que je partage avec toi, je ne l'ai pas vécu. Je jette mon âme sur du papier fragile, je déverse mes peurs troubles dans cette lettre, et j'éponge mes larmes de détresse avec ces mots.

L'homme que j'évoque avec un alliage de mélancolie et d'affection folle revêt tantôt les traits d'Antonio, tantôt ceux de Nikos, et aucun ne semble marqué du sceau de la victoire à l'issue de cet étrange voyage.

Le cœur et la raison, cette inlassable oscillation qui construit et fortifie nos choix pour peindre nos existences avec les couleurs que nous élisons : flamboyantes, incandescentes, obscures, inquiétantes, déchirantes. C'est le cœur et la raison, pappouli mou, qui nous emportent et nous freinent avec une incontrôlable constance.

Quoi que tu fasses en ce moment-même, quoi que tu penses, je t'implore, pappouli mou, aide-moi à disperser à la frontière de mon horizon les nuages qui obstruent la clarté de mon regard ; points minuscules et insignifiants, ils deviendront immanquablement les figurants de mon monde.

Ainsi, le cœur ou la raison, l'un d'eux finira-t-il par remporter la bataille ? Au fond, j'ai toujours été convaincue que seule leur union imprécise est capable de tolérer un vent de liberté pour l'âme.

Je crois que le cœur et la raison... Ensemble, ils triomphent, invariablement.

Mais qu'arrive-t-il, pappouli mou, lorsque la bataille ne compte plus qu'un unique protagoniste, lorsque nous sommes seul face à une réalité et à une double perte irrévocable ?

Ta koukla

PARTIE I
LE GRAPHITE ET L'ARGILE

L'ancre, impertinente et robuste, voguait sur les flots bleu saphir du port envoûtant de Kamini. Les pêcheurs jetaient leurs filets foisonnants de créatures marines sur le sable rocailleux. Du haut de ses dix ans, Sophia accueillait avec grâce cette vision d'une infatigable beauté qu'offrait Hydra, son refuge, sa bénédiction, son île de cœur profondément enracinée en elle.

L'olivier contre lequel elle s'était adossée lui conférait un peu de répit et de fraîcheur en cet après-midi printanier dont les brises semblaient capturées à la lisière des rares nuages qui agrémentaient la coupole céleste.

Au loin, le spectre de l'amiral Andréas Miaoulis trônait fièrement sur le toit en briques de sa demeure jadis qui cimentait la fierté des Grecs depuis plus d'un siècle et demi. Une moustache assiégeant un sourire absent, un regard pétri d'engagement balayant l'incertitude, un couvre-chef rouge encadrant le sommet d'une tête pensante. Il ne faisait aucun doute que, dans la mémoire collective de ce peuple méditerranéen, les diverses représentations du buste de cet amiral agrémentaient avec panache les grandes et inoubliables légendes héroïques du pays. Quant à Sophia, sa certitude se logeait ailleurs. Son institutrice se contentait d'évoquer les points cruciaux des batailles qui firent rage jusqu'à l'indépendance du pays en 1821, les stratégies fomentées à l'encontre du peuple turc pour se défaire de leur emprise qui n'avait que trop persisté. Elle, à l'inverse, préférait s'attarder sur les murs mi-ocres, mi-rouges effrités de ce manoir où l'urgence du pourpre allait à la rencontre d'une chaleur lumineuse et réconfortante.

Sophia avait pris conscience dès son plus jeune âge qu'elle voyait le monde avec un regard différent. Son âme était avide de symboles, et son esprit avait soif d'un autrement.

L'heure était à la rêverie, son imagination galopait à une cadence effrénée et elle s'en délectait. Son carnet vert émeraude sur les genoux, elle extirpa avec une hâte non dissimulée le crayon, amalgame de graphite et d'argile, outil indispensable de l'élève modèle, que lui avait offert son *pappou*^{4*} à l'occasion de son dernier anniversaire.

Avec toute la droiture et le sérieux qui le caractérisaient, le souhait le plus cher de Dimitris résidait dans l'idée que sa petite fille devienne une femme au sens des responsabilités aiguës. « Rechigner au travail est l'apologie des faibles,

koukla mou^{5*}. Ne l'oublie jamais. » Sa *poupée* en prenait davantage conscience. Imprégné d'une vigilance sans faille, il ne manquait pas de le lui rappeler chaque jour de son existence juvénile.

Bercé par le délicat fredonnement des vagues, l'alliage du graphite et de l'argile frémissait au contact du papier, entamant sa chorégraphie. Un crayon détenait ce pouvoir naturel d'entamer une danse, d'ondoyer sur des pages blanches, de lancer l'assaut contrecarrant l'ennui et la monotonie. Il avait cette étonnante propriété de rendre la pensée vivante et, ainsi, d'encourager Sophia dans son entreprise. Chacun des traits qu'elle esquissait poursuivait sa trajectoire propre. *Eleutheria i thanatos*. Au croisement du blanc immaculé et du bleu vibrant, les neuf syllabes de la devise grecque prenaient place sur les neuf bandes à l'alternance de couleurs du drapeau national orné d'une croix blanche dans le coin supérieur gauche. « Liberté ou mort ». C'était donc de cela qu'il s'agissait. Son peuple prônait qu'il ne serait pas enchaîné et, lorsqu'elle vit sa *yaya*^{6*} se frayant un chemin vers elle, elle comprit que ce dessin qu'elle répétait inlassablement équivalait à une promesse solennelle : celle de conserver l'envie furieuse de se sentir libre, quoi qu'il adviendrait.

— *Kardia mou*^{7**}, tu dessines dans ton carnet d'anniversaire ?

La petite fille secoua la tête avec vigueur, emportée par la joie de ce moment de complicité qu'elle partageait avec sa grand-mère.

— Je ne suis pas sûre que pappou soit enchanté de l'usage que tu en fais, ceci dit..., compléta Athéna avec un voile de solennité dans sa voix qui trahissait son attachement à son mari Dimitris. Mais avec *son petit cœur*, comme elle avait coutume de la surnommer, elle tâchait de cueillir les moindres instants, pourvu soient-ils nombreux, éprouvés main dans la main, car c'était tout ce qui importait désormais. La vie infligeait des tragédies, et le sort de Sophia n'avait pas été épargné.

— *Yayaka mou*^{8***}, ce carnet est merveilleux !

Sophia aimait à esquiver ces réflexions. Après tout, elle n'était pas sans savoir qu'Athéna les glissait avec discrétion, à des moments opportuns, embrassant dans sa bienveillance les deux êtres qui comptaient le plus.

— Bien sûr, ma Sophia, bien sûr, répliqua-t-elle, alors qu'elle observait s'étirer sur l'asphalte le pas hâtif et jovial de sa petite fille.

Ainsi, elles abandonnèrent la bâtisse blanche zébrée d'ornements rougeoyants et d'une cloche suspendue qui résonnerait le jour d'après pour rallier les écoliers en son sein.

*

Sophia battait le dédale de ruelles d'un pas débordant de vitalité et d'une impatience non feinte. Soumettre le fruit de son labeur de trois longues semaines couvait une légère crainte que sa joie n'avait de peine à masquer.

— Avant de te rendre à la cuisine, n'aurais-tu pas omis quelque chose d'essentiel ? maugréa Dimitris en ouvrant la porte, déplorant la précipitation de sa petite-fille.

— J'arrive, *pappou*, mais je dois prendre mon carnet, d'abord !

Le carnet et la chevelure impeccable. Sophia s'évertuait à coiffer ses longs cheveux châtains et épais avec toute la discipline exigée par le geste. Enjoliver sa coiffure par un ruban bleu satiné l'incitait à tolérer certains impératifs de Dimitris.

Dès qu'elle eut pénétré dans le salon, elle prit place près du fauteuil à ses côtés. Buste gonflé, épaules assiégeant l'assise de son fauteuil, Dimitris détenait le don naturel d'occuper l'espace, où qu'il se trouve. « La grandeur de l'homme ne réside pas dans sa hauteur physique, ma *koukla*. » Une des innombrables leçons qu'il aimait à inculquer à sa petite-fille.

— Raconte à ton grand-père ce qui était à l'ordre du jour de ce fameux cycle historique printanier. Qu'as-tu retenu de déterminant ? l'incita Dimitris.

Dans l'obligation de ce devoir, la fillette dénichait une sorte de satisfaction glorieuse de son accomplissement. Avant d'enclencher son débit de parole enthousiaste, elle ponctua son entrée dans le séjour par une bise délicate sur le haut du front de son grand-père. À mesure que Dimitris se séparait contre son gré de sa chevelure pourtant généreuse, Sophia ne manquait pas d'émietter un petit morceau supplémentaire de sa tendresse.

— C'était incroyable, mon *pappouli* ! répliqua-t-elle en prenant soin d'accentuer le fait qu'elle s'adressait à lui avec davantage d'affection qu'à l'accoutumée. La maîtresse nous a expliqué l'importance qu'a eue la guerre d'Indépendance, le rôle du brave amiral Andréas Miaoulis et l'existence de sa maison sur le port des pêcheurs qui est si grande qu'elle me fait tourner la tête, ajouta-t-elle en mimant le mouvement avec un effet un brin dramatique. Notre Histoire est si belle et courageuse ! Je crois que, cet après-midi, au pied de l'arbre, j'ai réussi à faire mon plus beau dessin du drapeau de notre pays. Tu l'aimes, *pappou* ? le questionna-t-elle face à la mine passablement contrariée de son grand-père.

— Ce n'est pas notre drapeau. Il n'est pas digne de notre drapeau, ce dessin.

— Mais si, *pappouli*, murmura Sophia dans un espoir d'échange convivial. Le